Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

« Haec quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis. »

O Jésus, Souverain Prêtre et Victime Sainte de ce seul sacrifice humain qui ait jamais plu à notre Père céleste, comment n'aurais-je pas honte de me dire prêtre quand je suis si peu victime? Et comment pourrais-je célébrer votre Mémorial sans être saisi d'une grande crainte, en remplissant cette fonction qui pour vous renouvelle le sacrifice de votre vie? «Agnoscite quod agitis, imitamini quod tractatis». J'ai été reçu, ordonné, envoyé au service de l'Eglise avec ces paroles qu'après vingt ans et plus je n'ai pas encore bien entendues: « Comprenez ce que vous faites, imitez ce que vous accomplissez. Puis donc que vous célébrez le mystère de la mort du Seigneur, ayez soin de faire mourir en vous les vices et toutes tendances mauvaises». Muni de ce message mystérieux, j'avance dans ce sacerdoce où chaque jour est celui du renouvellement du Sacrifice, toujours et jamais le même. Je suis encore sur le seuil de ce Mystère de foi, terrifiant et merveilleux, que j'accomplis de mes mains, de ma voix, devenues vos mains et votre voix, ô Christ : Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang. Comprendre et réaliser la Messe en sa propre vie, quelle vocation!

Par la force de mes paroles qui sont les vôtres, le pain et le vin préalablement offerts à Dieu au nom du peuple fidèle deviennent votre Corps, ô mon Vivant Sauveur, et votre Sang vermeil, j'y crois ! Cette Présence vraie, réelle, substantielle, me bouleverse sans me troubler. Dans la loyauté, la clarté, la certitude de votre Parole, comment hésiter à croire que les choses sont comme vous dites? Enfant j'ai reçu de l'Eglise maternelle cet héritage de la foi, homme je n'ai rien qui m'y fasse éprouver quelque doute. J'adore chaque jour votre Présence, m'étonnant à peine que le Dieu de majesté condescende à venir habiter dans notre maison. J'admire, ébloui, ce miracle de votre amour. Mais l'amour suffit à l'éclairer tout entier. Celui qui aime, croit. Partout où je vais je vous retrouve, prêt à m'accueillir. Je poursuis le voyage unique qui me mène sans retour à mon terme. De tous mes amis de jeunesse, je n'ai conservé, qui m'ait précédé et suivi partout où j'ai passé, que vous seul, hôte très aimant de nos sanctuaires. Là-bas où m'emportera la mort je m'attends à vous retrouver encore, ô mon Pain de chaque jour, ô Vin de ma joie, ô ma vie. J'irai me prosterner devant votre tabernacle, aux collines éternelles où j'aspire.

La Messe est cependant un bien autre mystère. Vous venez parmi nous, mais non pas seulement pour être contemplé et aimé par votre peuple saint, ni pour être adoré comme immobile sur un trône de gloire. Dès l'instant de la consécration, l'action liturgique m'emporte dans votre mouvement. A peine ai-je prononcé, non pas moi mais vous, les paroles sacrées, vous vous saisissez de ces signes du pain et du vin qui demeurent, pour en faire le langage et la forme de votre sacrifice. Le pain, vous l'avez fait votre Corps et le vin votre Sang. Mais c'est pour refaire de votre Corps livraison entière au Père en Hostie de louange et de votre Sang une libation expiatoire comme au jour du Calvaire, en sorte qu'ils méritent de paraître à nos yeux ce qu'ils sont devenus, notre Pain supersubstantiel et notre Vin mystique. Ce sacrifice que vous anticipiez le soir du Jeudi-Saint, vous le réitérez maintenant et nous le représentez. Votre Corps est là de nouveau livré pour nous et votre Sang répandu, signes très certains de notre rédemption.

Ainsi célébrons-nous votre Mémorial. C'est Vous et non pas nous qui faites revivre en toute vérité dans la transsubstantiation de la Messe la transmutation de votre Corps en nourriture et de votre Sang en breuvage de vie éternelle, opérée une fois pour toutes sur la Croix. Un voile opaque cache ce mystère à mes yeux tandis que je célèbre. A cette heure, ici, notre cher Médiateur de nouveau paie de sa personne, expie et intercède pour nous. L'Acte unique de la Croix se renouvelle et nous en sommes les fidèles stupéfaits. Ce serait le moment d'y participer par notre offrande personnelle et de nous unir à votre immolation. L'ordre de mon Evêque me revient alors à l'esprit: « Comprenez ce que vous faites et donc imitez ce qui s'accomplit en vos mains, à votre parole.»O Jésus, je suis entré comme prêtre dans votre fonction de Prêtre, comment puis-je retarder de vous suivre aussi dans votre état de Victime? Hélas, voyez ma faiblesse...

Mais tandis que je balbutie et m'écrase dans mon néant, la liturgie avance vers sa consommation dans l'amour. Je ne me suis pas assez offert et pourtant vous me tendez la patène sainte puis la coupe du salut. Ce que je n'ai pas su décider, vous venez en moi le faire. Vous infusez en mes membres cette volonté d'oblation, cette mortification nécessaire, cette élévation spirituelle que je n'aurais pas la force d'accomplir de moi-même. Telle est l'utilité de la communion dans ma vie. Ce n'est pas la joie bienheureuse de l'union parfaite que chantent les cantiques des saints. Pour le pécheur que je suis, le sacrement est encore et encore le viatique du pauvre, le remède pour le malade, le sacrifice en moi de mon Sauveur qui m'obtient toutes grâces. Ah! Quand sera-ce, le temps béni où, depuis l'Introït jusqu'au dernier Evangile, je serai en toute vérité et perfection Prêtre avec Vous, les yeux ouverts, les mains industrieuses, le coeur résolu, pour faire avec Vous, non pas du geste et de la voix seulement mais de tout mon être, cette Action de la Messe, notre commun Sacrifice? Quand me ferai-je enfin Victime avec Vous, tout immolé en mon être naturel pour entrer en communion parfaite avec Vous, en oblation d'action de grâces au Père ? Alors notre Messe aura atteint sa forme éternelle, quand la fusion de nos coeurs fera de notre corps et de notre sang une seule Hostie, un seul Calice pour le salut de la multitude à la Gloire de Dieu le Père. Ainsi-soit-il .

... PAUL L'APOSTAT ?

Mon Dieu, mon Dieu, donnez-moi le courage d'aller jusqu'au bout. Et donnez à votre Eglise de saints Docteurs et Pontifes pour entrer dans la nécessaire entreprise de la destitution du Pape Paul !

Pourquoi la destitution du Pape est-elle le seul et urgent remède à la crise actuelle ? Parce que les bons catholiques, et il en existe à tous les degrés de la Hiérarchie comme dans le peuple fidèle, sont pris en tenaille par deux tentations auxquelles ils doivent résister. ACCEPTER TOUT, le désordre et la corruption du culte, de la foi, des mœurs, tout cela commandé ou autorisé par une Hiérarchie unanime dont le Pape est le Chef, ce à quoi ils sont fortement poussés et contraints... OU REFUSER TOUT, en bloc, parce que tout est vraiment trop bête, trop triste, impudique et malfaisant, mais en quittant une Eglise qui les provoque à la révolte et qui souhaite ouvertement leur départ. Ces deux solutions faciles, trop faciles, sont des péchés. On ne quitte pas l'Eglise de Jésus-Christ ! On ne se rallie pas à la Réforme moderniste ni à la Révolution progressiste! Alors, la solution? La solution est de refuser la Réforme en restant dans l'Eglise. Mais il n'y a pas moyen de dissocier la Réforme actuelle, de l'Eglise qui l'impose sauf...

...sauf en attaquant la Personne même du Pape comme étant, et elle seule, à la jointure des deux mondes, de l'ordre et du désordre, de la Tradition et de la subversion, de l'Œuvre du Christ et des machinations de Bélial. Lui seul, Paul VI, peut faire subsister en sa personne ces deux esprits contraires, antagonistes, et nous imposer l'un au nom de l'autre. On ne peut désobéir à un curé moderniste qu'en invoquant non sa propre foi ou sa conscience individuelle, mais la foi de l'Eglise qu'incarne l'Evêque; et l'on doit dénoncer le curé hérétique ou apostat à son Evêque. Mais si l'Evêque défend son subordonné hérétique, on devra résister à l'Evêque prévaricateur en invoquant la foi et la discipline de l'Eglise romaine qu'incarne le Pape; et faire appel à Rome. Mais si tout appel à Rome est vain? Si le Pape méprise notre inquiétude et notre indignation? Si sa volonté obstinée, absolue, terrifiante, soutient les démolisseurs de l'Eglise et les assassins de la foi? Si c'est là Volonté de Pape, volonté de vrai Vicaire de Jésus-Christ, alors Dieu est contre Dieu et c'en est fini de notre foi. Reste une dernière possibilité qui explique tout: que cette volonté soit celle d'un Pape ...apostat. Et la seule manière de sortir de cet invivable doute, c'est de provoquer le Pape à se déclarer. Car si le Pape est indigne, si son soutien à toutes les subversions est objet de juste condamnation, alors notre foi retrouve sa certitude, cette certitude repose sur l'Eglise infaillible, immortelle, qui garde en elle les énergies nécessaires à l'éviction des apostats qui la perdent.

Car il est écrit : « Chassez le pervers d'au milieu de vous » (I Cor. 5, 13), et encore : « Qu'un autre prenne sa charge » (Act. 1, 20). Alors, à ce prix seulement, reviendra la paix de l'Eglise.

SI LE PAPE EST HERETIQUE — IL NE FAUT PAS QUITTER L'EGLISE — IL FAUT L'EN CHASSER

1. Flagrant délit de Paul VI. Toute accusation contre Paul VI portera d'abord et avant tout sur un délit public, incontestable, permanent: ce Pape ne sanctionne pas, il se refuse obstinément à combattre l'hérésie, le schisme, le sacrilège ouvertement commis, perpétrés, professés par des membres nombreux et considérables de la Hiérarchie. Pareillement, il se laisse traiter, Lui ou ses subordonnés directs, d'hérétique sans faire autre chose que lever les bras au ciel, attendant seulement que ses accusateurs quittent, désespérés, une Eglise qui les méprise à ce point. Aucun des principes modernes qu'il invoque ou qu'il pourra invoquer ne l'excusera de se dérober aux devoirs essentiels de son Autorité souveraine. Le fait que Paul VI ne jette plus l'Anathème même sur les plus monstrueuses hérésies, qu'il ne jette plus l'Interdit sur les églises où se célèbrent des messes invalides ou sacrilèges, qu'il n'excommunie pas les prêtres et les laïcs qui participent à des cultes "œcuméniques" et des "intercommunions" scandaleuses, suffit à mettre le Pape actuel en accusation de trahison. Il n'y a plus de foi catholique inébranlable, il n'y a plus de culte assuré, il n'y a plus de justice dans l'Eglise quand le Pontife romain se refuse à exercer sa triple Magistrature et qu'il empêche tout autre Evêque ou Prélat de l'exercer en sa charge. Qu'un tel gréviste persiste cependant à occuper le Siège Apostolique est un désordre auquel l'Eglise doit porter remède. Le Siège de Pierre n'est pas vacant. Pire, il est occupé légitimement par un personnage qui refuse d'en assumer les fonctions. Le remède à cette inadmissible inertie du Pouvoir est la sommation à Paul VI par le clergé romain d'agir en Pape ou d'être par l'Eglise déclaré défaillant et déposé.

2. Trois chefs d'accusation d'ordre pastoral : simonie, invasion, parjure. La religion pure, j'oserais dire "abstraite" de Paul VI n'est pas en cause. Sa religion, dans tout le domaine de la foi aux Mystères transcendants et du culte privé, est la même que la nôtre. Malgré ses thuriféraires, il ne paraît pas que Paul VI ait une réelle piété, ou alors elle se cache bien. Car le certain, le démontrable, c'est qu'il est en tout ce qui touche cette religion pure, dans la vie quotidienne et universelle de l'Eglise, d'une mortelle indifférence. Ses soucis fiévreux, sa passion, ses projets grandioses sont ailleurs. Aussi, en ce domaine, le voit-on prononcer des discours fort traditionnels quoique fades, des lamentations d'une teneur tout intégriste, et même promulguer des encycliques de bonne doctrine, ...si on le lui demande et l'y contraint. Comme aussitôt après il autorisera et louera le contraire, allant jusqu'à mentir pour sauver le Parti de la Réforme en difficulté, comme il fit à propos du latin et de la Messe en Novembre 69 (CRC 28, suppl. 2).

LA CONTRE-RÉFORME catholique

AU XXE SIÈCLE

N° 36 SEPTEMBRE 1970

Mensuel Rédaction : Abbé Georges de Nantes Abonnement : 3 F

AVEC DES VERGES

TEMPETE DANS L'EGLISE ? Editorial de "Notre Eglise" N° 14, par Mgr PIROLLEY

Oui, comme vient de le souligner le Pape, dans son allocution de mercredi, depuis le Concile, les agitations se multiplient dans l'Eglise. Ce n'est point pour favoriser l'avancement du Royaume de Dieu.

Pour les uns, fanatiques de l'Ordo Missæ de 1570 — mais ce n'est qu'un prétexte — les évêques sont hérétiques. Et le Souverain Pontife lui-même. Pourtant, ce qui est « protestant » dans l'affaire, n'est-ce point ce primat absolu qu'ils donnent à la « conscience » et donc au libre examen?

Les autres piaffent d'impatience, tant sont lentes à leur gré les « adaptations » de l'Eglise à la mentalité moderne.

Vieille chanson que l'on entendit au début du siècle. Et, somme toute, les gnostiques des premiers temps ne le susurraient-ils pas déjà ? Comme si les mentalités modernes, successives et transitoires, devaient nécessairement primer la révélation divine, pour rendre celle-ci provisoirement « acceptable ».

Le Seigneur a prévu ces tempêtes. Il a même pourvu à leur apaisement. En la personne de Pierre, chargé de conforter et donc d'unifier ses frères dans la Foi. En la personne des Apôtres : « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise » (Luc X, 16).

C'est le service premier qu'Il a confié aux siens, en leur transmettant son autorité : « Moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (Luc XXII, 27). Ce mot de Notre-Seigneur, Pape, Evêques, peuvent et doivent le reprendre à leur compte, en précisant avec Paul VI que ce service est celui du salut : maintenir intacte, vivante, la Foi dans le Peuple de Dieu pour que celui-ci, à son tour, puisse la porter au monde.

A la condition essentielle qu'il n'apparaisse pas déchiré, divisé, comme il apparaît à cette heure.

D'où la nécessité pour les chefs de se montrer fermes.

L'Apôtre Paul, remarque le Souverain Pontife, qui avait une conscience bien claire d'être au service de tous: « Debitor sum » (Rom. 1, 14) ne craint pas de menacer les Corinthiens rebelles, de retourner parmi eux, si cela était nécessaire, « in virga » (I Cor. IV, 21) avec des verges (Allocution du 17 juin 1970).

Car cette fermeté n'exclut pas l'amour, qui s'exprime dans un inlassable dévouement, mais ne saurait supporter la mauvaise foi, la duplicité, le mensonge, la violence, qui sont les armes, et les seules, de trop d'agitateurs aujourd'hui.

Il ne s'agit pas de savoir, dans la confusion présente, si nous sommes d'Appolo, de Barnabé, de Marc ou de Paul.

Il s'agit d'être du Christ. Et pour en être, avec certitude, de suivre Pierre.

+ E.P.

LA CONTRE-REFORME CATHOLIQUE
10 — Saint-Parres-lès-Vaudes

A S.E. Monseigneur PIROLLEY
Evêque de NANCY

Maison Saint-Joseph, le 28 août 1970

Excellence,

Je lis votre éditorial « TEMPETE DANS L'EGLISE? » et je ne puis que me réjouir de sa teneur essentielle. Enfin, le Pape et les Evêques songent à brandir « des verges » contre « les rebelles », d'où qu'ils viennent et quelque « prétexte » qu'ils invoquent pour « déchirer, diviser l'Eglise, comme il apparaît à cette heure ». Quelle bonne nouvelle !

« Cette fermeté n'exclut pas l'amour ». Que c'est vrai! Et qu'il est heureux de le lire sous votre plume, quand nous nous inquiétons depuis dix ans de voir l'Autorité ecclésiastique se faire valoir aux yeux des démolisseurs de l'Eglise, du dehors et du dedans, en répudiant toute idée de sanction, de répression et d'excommunication! Pour apaiser la tempête, dites-vous, le Seigneur a pourvu les Apôtres et leurs Successeurs d'une autorité ferme capable de châtier les rebelles. « Car... on ne saurait supporter la mauvaise foi, la duplicité, le mensonge, la violence qui sont les armes, et les seules, de trop d'agitateurs aujourd'hui ».

Bravo ! Vous vous êtes acquis une réputation d'homme fort, bien avant l'ébranlement conciliaire, en écrivant un autre éditorial dont le titre disait la substance et auquel l'Eglise tout entière applaudit : « TROP C'EST TROP ». Il s'agissait déjà de ce Modernisme apostat, de ce progressisme révolutionnaire, qui mènent à un train d'enfer l'Eglise à sa ruine. Le peuple fidèle disait avec vous, et de quel cœur : OUI, TROP C'EST TROP !

Seulement, vous avez changé de front d'attaque. A vous lire, on s'aperçoit que les dangereux et perfides Moder-

LA CONTRE-RÉFORME catholique

AU XXE SIÈCLE

N° 43 AVRIL 1971

Mensuel Rédaction : Abbé Georges de Nantes Abonnement : 3 F

JESUS NOTRE REDEMPTEUR

« Malheur à moi si je ne prêchais pas l'Evangile ! » s'écriait Saint Paul (I Cor. 9,16) et, pour lui, de Bonne Nouvelle à prêcher aux Juifs et aux païens il n'y en avait qu'une seule : «Je n'ai rien voulu savoir parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié» (2,2). L'Eglise, quand elle se recueille et scrute le mystère absolument essentiel et total en lequel tient toute sa Voie, sa Vérité, sa Vie, dépassant le rien des choses mondaines, retrouve le Mystère de sa Rédemption par le Christ Verbe Incarné son Sauveur. L'Evénement efface tous les autres innombrables événements de l'histoire humaine: la Passion de Jésus et sa Mort ignominieuse sont de toutes les actions des hommes celles qui pèsent le plus, étant toujours présentes à des milliards d'hommes. Le Signe sacré de cette rédemption se dresse partout et parle un langage sans équivalent: c'est la Croix portant l'effigie du Christ. La Liturgie qui, d'un pôle du monde à l'autre, depuis des siècles rassemble en un seul Corps les membres de la famille humaine dispersés, c'est le Mémorial de cette Passion: le Saint-Sacrifice de la Messe, sacrement de l'essentiel. Notre Eglise ne serait rien sans cette Eucharistie quotidienne, fruit de la Croix. La Croix ne serait rien si celui qui y est cloué n'était notre Sauveur; et ce Jésus ne serait pas notre Rédempteur s'il n'était le Fils de Dieu, Dieu Lui-même, nous redonnant la vie par sa mort. On comprend que Tertullien ait lancé aux docètes, qui niaient la réalité de la Passion du Christ l'apostrophe bouleversante: « Parce unicæ spei totius orbis !... Ayez pitié de l'unique espérance du monde entier ! » (de Carne Christi, 5 ; Adv. Marc. III,8)

Dans ce mystère tout se retrouve indissociablement lié. Par la Croix, l'homme est attaché à Dieu comme, ô folie, Dieu est attaché à l'homme. Cette croix tend ses bras vers toute créature. On pourrait dire, d'un mot moderne, que tout est "intégré" dans le Christ par la Croix, notre vie individuelle comme la grande histoire universelle. Et puis, ce mot en vogue ne fait que reprendre pauvrement le terme cher à Saint Irénée dans son grec rocailleux : l'Anaképhalaiosis, la récapitulation de tout dans le Verbe de Dieu crucifié.

L'Evangile du Salut répond à notre plus profonde expérience, celle du péché et de la grâce, expérience que Saint Augustin a su formuler en termes définitifs, inégalés. Si je suis dans le péché, je me trouve l'esclave volontaire d'une Puissance qui me domine et me mène sans que je trouve en moi ni point d'appui, ni levier ni énergie quelconque pour m'en libérer. Pareil à l'ignorance, à la maladie, à la mort, le Péché me dévore mais à lui je consens, alors même que j'en souffre et m'en désespère. Ma seule ressource est de crier vers Dieu du fond de l'abîme où je suis, d'implorer son secours : De profundis... Le mal que je fais vient de moi, note brièvement Augustin. Je suis comme celui qui tombe dans le vide et n'a point de force en tout lui-même pour s'arrêter. Qui le sauvera ? Et si je suis dans la sainteté, je vois que cette sainteté n'est pas de moi mais qu'elle est une œuvre de la grâce. Plus encore que le péché, l'état de grâce témoigne de l'impuissance de l'homme : son salut lui paraît alors une sorte de miracle. Le bien qui est en moi, dit encore Augustin, c'est Dieu qui le fait. Asservi au péché, j'implore de Dieu son intervention libératrice, comme un don de pure grâce. Converti et fixé dans le bien, je comprends pareillement qu'agit en moi un Sauveur dont la Puissance triomphe de tout quand il le veut, à ma prière... Ainsi, le chrétien ne trouve-t-il dans sa vie, en aucun recoin de sa vie mondaine, la raison de sa délivrance ni la force qui le transforme. Un Mystère à part, une œuvre de salut tout autre, une Rédemption est en action dans toute notre vie, événement unique dont dépend tout le reste et dont l'Auteur est le Seigneur Jésus-Christ « qui passus est pro salute nostra », qui souffrit pour notre Salut (Symbole de St Athanase).

Ce qui est vrai de l'homme individuel est également vrai de toute la famille humaine. Le mal qui la ronge depuis le commencement présente un caractère inexorable. La preuve en a été faite pendant les millénaires qui précédèrent notre ère chrétienne. Les païens ont tendu les bras vers un Libérateur inconnu d'eux, tandis que les Juifs apprenaient par leur impuissance à pratiquer la Loi, la nécessité d'un Messie qui naîtrait d'En-Haut et serait de race divine. Depuis que le Fils de l'homme est venu ainsi, cette même humanité s'est relevée, elle a gravi par son Eglise des cimes de sainteté où parut clairement qu'une force di-

vine était à l'œuvre sous le signe de la Croix bénie, vérifiant la parole prophétique de l'Apôtre: « Le salut ne se trouve en aucun autre, car il n'est sous le ciel aucun autre nom parmi ceux qui ont été donnés aux hommes qui doive nous sauver» (Act. 4,12). Asservie à un Péché qui l'enveloppe et la déborde de toutes parts, l'humanité s'en trouve libérée dans l'Eglise par une autre Puissance qui, aussi bien, la déborde et la dépasse infiniment: la Puissance salvatrice et libératrice de son Rédempteur.

Une image, conçue à l'aveugle par le monde grec, annonce obscurément ce mystère. Je l'ai devant les yeux en écrivant, admirable stèle funéraire: Orphée et Eurydice remontant des enfers. Elle était perdue éternellement. Par une grâce de Zeus il a pu la rejoindre, il la ramène et la conduit lentement vers la lumière où ils célébreront leurs noces que la mort avait interrompues. Image de miraculeuse paix et de béatitude promise. Mais, selon le mythe païen, le malheureux Orphée commet à son tour une impardonnable faute : trahi par la faiblesse de sa nature, il viole l'ordre du dieu, se retourne pour jouir de la vue du visage aimé et, au seuil de la vie, il perd Eurydice à jamais. Tant il est vrai qu'il n'y a pas de salut en l'homme même. On imagine avec tristesse l'Eurydice et l'Orphée du paganisme se perdre dans l'affreuse nuit du Destin sans cœur qui les absorbe entièrement. Au contraire, l'Eglise est une Eurydice heureuse, le Christ est son Orphée d'une sagesse et d'une force divines. Je les vois toucher aux rivages de la Vie éternelle sans que la Puissance de l'Enfer ne les ait pu ressaisir. Par son Sacrifice, il a mérité le salut de son Epouse que le péché vouait à la mort et à la damnation. Notre Eurydice à nous n'est plus seule, abandonnée aux démons, Marie-Madeleine se relève pardonnée. Un Dieu venu jusqu'à elle s'est acquitté de l'Œuvre nécessaire, il a payé le Prix de sa délivrance. L'humanité n'est pas abandonnée, mon âme n'est plus seule, et perdue, Jésus est son Sauveur!

Le signe le plus angoissant de l'apostasie dans nos temps modernes, est l'effacement de ce mystère, la disparition des crucifix et des croix, l'oubli chez les chrétiens eux-mêmes de cet Evénement majeur de la Passion douloureuse du Christ et, dernier degré de cette négligence, la perte de vue de la signification et de la réalité essentielle de la Messe qui est le Mémorial sacramentel de cette Mort rédemptrice... Le monde païen en avait l'espérance, la Chrétienté en posséda avec reconnaissance toute la réalité. Il a fallu ce siècle pour posséder le salut et le mépriser, connaître cette Croix et la rejeter. Notre monde, notre Eglise se détournent de la Croix, ils veulent faire l'économie d'une religion de crucifiés pour lui préférer un humanisme sans mystère et sans sacrifice. L'homme veut être seul dans sa lutte contre toute "aliénation" et il prétend même y réussir sans souffrir. Sa religion sera sans Christ, ou son Christ sera sans Croix. Il s'invente un christianisme sans religion et prétend mettre sa foi en l'homme-même et non plus en Dieu!

Il y a longtemps que cela se prépare. C'est une grande, une patiente, une universelle et peut-être ultime offensive de Satan pour la perte de l'humanité. Il est vrai que le fils d'Adam n'aime pas le mystère. Dans sa malice, il cherche à rejeter, par "rationalisme", hors de sa vie cette Rédemption qui est œuvre de Dieu dans sa vie. Il n'aime pas non plus le sacrifice, la peine, l'humiliation; son tenace "matérialisme" lui dicte l'horreur de la croix, celle du Christ autant que la sienne car c'est tout un.

Peut-être nos contemporains ont-ils cependant une excuse, celle de n'avoir jamais bien compris ce mystère du Dieu Sauveur. Ce que l'Eglise prêchait dans son admirable sagesse tenait tant de vérités en parfaite harmonie! Les hérésies sont venues briser ce miroir en morceaux disparates et la lumière s'en est éteinte. Les générations suivantes ont de moins en moins aimé un Christ enténébré et défiguré. Les Anciens prêchaient au monde "un Dieu qui s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu". Ils montraient en Jésus Dieu Lui-même se penchant vers sa créature dans un geste d'amour et une parole de miséricorde, pour qu'en ce même Jésus l'homme se relève et revienne à son Dieu dans la sainteté d'un culte plein de tendresse. Qu'y avait-il de plus beau que ce miroir où le visage de l'homme paraissait de nouveau à l'image de la Face glorieuse du Père céleste?

La Réforme protestante la première, voulant renchérir sur la sagesse catholique, a tout compromis. D'abord elle imagina la Passion comme un drame de colère et de justice. Le Père se vengeait sur son Fils de tous les crimes des hommes. Et le Fils acceptait de s'identifier ainsi au péché pour apaiser la haine de son Père, supportant avec désespoir la peine de nos crimes, comme un damné. Telle était, pour Luther, Calvin et les autres, la haute doctrine que l'Eglise avant eux ignorait: Dieu s'était élevé contre Dieu. A ce prix les hommes se trouvaient maintenant soustraits au Châtiment et réconciliés sans peine avec Lui. Il leur suffisait d'y croire pour être sauvés. L'hérésie ne vit pas qu'elle faisait ainsi de la Rédemption une affaire toute réglée entre le Père et le Fils, loin de nous, sans nous, préalable obligé de notre salut mais préalable bientôt oublié! Cette "théologie" se coupait du monde des hommes. Une "anthropologie" devait s'édifier, comme une erreur complémentaire, qui séparerait définitivement de Dieu ce monde humain. Jésus, le meilleur des hommes, était sensé leur apporter la révélation de l'amour fraternel, l'annonce de leur libération, acquise une fois pour toutes et qui devait leur assurer dès ici-bas salut, paix, prospérité. Tel est notre modernisme où Jésus n'est plus qu'un homme comme les autres . . . Le Mystère "vertical" de la Rédemption opérée par le Fils de Dieu est oublié, il ne reste que l'œuvre humaine,"horizontale", de Jésus homme sublime aidant à la promotion spirituelle et sociale des esclaves d'hier...